

Antibourgeois

La grande bouffe

Marco Ferreri



Lundi 26 octobre 2015 à 20h | Auditorium Arditi

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: FR/IT, 1973, Coul., 130', Blu-ray, fr
Interprétation: Marcello Mastroianni, Ugo Tognazzi, Michel Piccoli, Philippe Noiret, Andréa Ferréol

Un groupe de quatre amis, appartenant à différents secteurs de la bourgeoisie, fatigués de leur existence ennuyeuse et de leurs désirs inassouvis, s'enferment dans une villa pour se livrer à un suicide collectif en mangeant jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Malgré son apparent réalisme, cette métaphore apocalyptique de la société de consommation, qui fut un grand succès de scandale au Festival de Cannes en 1973, se dénoue comme un apologue fantastique et grotesque. Sa force traumatique réside dans la lucidité et l'honnêteté du regard, que Ferreri conserve même – et surtout – lorsqu'il choisit de ne reculer devant rien.

La grande bouffe selon Bernard Benoliel

Excepté quelques voix discordantes, dans la presse de l'époque, c'est la curée: «indigeste», «révulsif», «sommet du mauvais goût», «vomissure», «ignominie», «voir *La grande bouffe* et vomir», «le film d'un malade»... Du *Figaro* à *Paris Match* ou *Télérama*, sans compter une presse d'extrême droite déchaînée, aucun qualificatif ne paraît assez fort ou pratiquer une surenchère suffisante pour dire la pudeur offensée, la nausée éprouvée et le scandale de la

sélection en compétition officielle au Festival de Cannes en 1973 du film de Marco Ferreri [...]. Un scandale décuplé ou légitimé par la présence sur la Croisette d'une autre œuvre aux couleurs nationales, *La maman et la putain*, le film fleuve de Jean Eustache dans lequel l'amour physique semble se faire et se dire sans les détours de la morale commune. Et un scandale qui répète en apparence celui de la sortie, quelques mois auparavant, du *Dernier tango à Paris* de Bertolucci [...]. D'ailleurs Pascal Bonitzer, publiant peu après un article dans les *Cahiers du cinéma* intitulé «L'expérience en intérieur», liait plus ou moins ces trois films «en chambre» d'un même geste critique, mais pour les retourner – au nom d'une approche marxiste – contre leurs contempteurs: «En réalité, les personnages ne font que pousser à son comble le mode de vie cloisonné et répétitif de la bourgeoisie (la répétition est aussi un trait commun de mise en scène de ces trois films [...]), que radicaliser la conception bourgeoise du monde.» (Bonitzer, 1973)

Mais à la différence des deux autres, le sexe et sa représentation dans *La grande bouffe* ne sont pas tant la cause des émois journalistiques que le traitement inédit réservé à la sacro-sainte nourriture et, conséquence de tant d'absorptions aussi bien salées que sucrées, l'obsessionnelle attention du cinéaste aux flatulences et autres déjections visuelles et sonores qui s'ensuivent. [...] N'est-ce pas un

crime impardonnable au pays de Rabelais et du Gault et Millau que la ripaille, synonyme jusque-là d'une vie «bien remplie», ne combatte plus désormais la déprime moderne et l'angoisse de mort, mais au contraire l'alimente ouvertement? Loin de l'absolu, la grande bouffe «à la française» s'avère un tabou décrété sur le champ trésor national. On touche pourtant là l'une des vertus de *La grande bouffe*: grâce à son scénario de l'excès, tout se retourne et devient son contraire, dévoilant une vérité inverse de la vérité ordinaire. Un cul par-dessus tête des valeurs et du sens que la phrase magnifique d'Ugo (Tognazzi, le cuisinier) à Michel (Piccoli, l'homme de radio) pourrait résumer à elle seule: «Mange encore mon petit Michel, mange. Si tu ne manges pas, tu vas pas mourir.» Comment ne pas être ému de tant de tendresse, comment ne pas entendre la radicalité du projet, comment ne pas rire aussi au souvenir soudain ressuscité de nos bouches ouvertes de bambins élevés à grand renfort de bouchées à finir [...] et de cuillerées à avaler pour grandir et prendre des forces. [...] C'est toute une éducation que le film prend à rebours, toute une société détricotée en tirant sur un fil, toute une civilisation retournée comme une peau de lapin. Mais pour «dire» quoi, exactement?

C'est là, précisément, que le film choque vraiment les consciences, et affole les esprits (à semer un désarroi salutaire, on récolte souvent la peur et la colère). Jamais *La grande bouffe*, film pourtant très dialogué, ne tient discours, en cela pur objet philosophique laissant chacun se débrouiller avec la métaphore concrète et jamais élucidée du suicide gastronomique de quatre homo occidentalis bien «assis» socialement. On dit justement d'une idée qu'elle vient en marchant («Se méfier des pensées qui naissent assis», Nietzsche). Ici,

l'idée de mourir semble venir aux personnages en mangeant – et Ferreri a dit avoir trouvé son film en le tournant. L'idée d'aller jusqu'au bout leur vient dans le mouvement comme elle vint au printemps 1969 à Bernard Moitessier, ce navigateur en solitaire autour du monde qui refusa d'arriver alors qu'il avait course gagnée et préféra le grand large, laissant seulement ce mot en guise d'explication: «Je continue». Les personnages au début de *La grande bouffe* sont des êtres de «classe» sans *a priori* politiques ou sans vision explicite, ils construisent un acte politique au fur et à mesure, même si cet acte prend d'abord la forme d'une entropie. Libre à chacun de le qualifier: nihiliste? Anticapitaliste? Idéaliste? Est-ce un réquisitoire contre l'idée bourgeoise du bonheur [...], l'an 01 d'une force centrifuge en gestation ou le finale tragi-comique de l'idée de révolte? La clé est-elle dans l'œuvre de Ferreri? En 1968, Glauco (Michel Piccoli) tuait sa femme endormie à la fin de *Dillinger est mort* et s'enfuyait encore vers un horizon de rêve: soudain, le soleil, la mer et un voilier où il s'engageait comme... cuisinier. Dans *La grande bouffe*, l'aviateur Marcello (Mastroianni) meurt gelé dans sa Bugatti à l'arrêt. Quel horizon après 68? Quel horizon depuis *La grande bouffe*?

Bernard Benoliel, «Grande bouffe (La)», in Antoine de Baecque et Philippe Chevalier (dir.), *Dictionnaire de la pensée du cinéma*, Paris, Quadrige/PUF, 2012, pp.327-328

Fiche filmique proposée
par Emilien Gür



Prochain film du Ciné-club:

***La Chinoise*, Jean-Luc Godard, 1967**

2 novembre à 20h, Auditorium Arditi